

Classiques des sciences sociales dans le champ militaire

Charles Ardant du Picq, *Études sur le combat : Combat antique et combat moderne*, Paris, Hachette & Dumaine, 1880, vii + 294 pp. [rééditions : Champ libre, 1978 ; Economica, 2004].

Présenté par Laure Bardiès

Ce livre de tactique autrefois célèbre – il l’est aujourd’hui plus à l’étranger, notamment aux États-Unis, qu’en France – a connu son heure de gloire au début du 20^e siècle, notamment à cause de la place que lui feront à cette époque les instructeurs de l’École Supérieure de Guerre, et de la doctrine appliquée côté français dans la phase initiale de la Première Guerre mondiale. Peu connu des sociologues français, l’ouvrage de Charles Ardant du Picq intéresse pourtant directement la sociologie, ou du moins son histoire. Car si les aspects tactiques, historiques, historiographiques, psychologiques des *Études sur le combat* ont été commentés,¹ on en a rarement vu l’ampleur sociologique. C’est cette dernière dimension qui sera privilégiée ici, et l’on tentera de montrer en quoi on peut appréhender les écrits du colonel comme anticipant la sociologie d’Émile Durkheim.²

L’ouvrage et son auteur

Tirées de ses carnets et publiées à titre posthume dans le *Bulletin de la Réunion des Officiers* (1876-1877) puis dans l’édition civile (1880, soit une décennie après sa mort au combat face aux Prussiens), les *Études* s’appuient sur l’expérience³ : dans la première partie, celle qu’il emprunte aux auteurs de l’Antiquité ; dans la seconde, celle de l’auteur lui-même, de ses contemporains (assidûment sollicités) et des grands capitaines ou illustres observateurs de la guerre⁴ aux siècles précédents. Le livre, dont la rédaction commence en 1865, est resté inachevé : si son texte est rédigé dans sa majeure partie, sa fin n’est pas mise

¹ Voir par exemple Stéphane Audoin-Rouzeau, “Vers une anthropologie historique de la violence de combat au XIX^e siècle : relire Ardant du Picq ?”, *Revue d’histoire du XIX^e siècle*, vol.30, 2005, mis en ligne le 18 février 2006, <http://rh19.revues.org/1015>.

² Il constitue ainsi l’un des exemples de contribution des précurseurs de la sociologie militaire (au sens large, qui inclut l’anthropologie) à la sociologie générale. Un autre, tout aussi peu connu, est celui des similitudes d’approche (relevées par Raymond Aron) entre Clausewitz et Max Weber.

³ “Expérience” s’entend ici au sens large d’expérience vécue (de première et de seconde main) et de témoignages écrits. La dernière phrase du livre résume bien l’approche adoptée : “*Quiconque a vu s’est fait une méthode basée sur sa connaissance, sur son expérience personnelle du soldat. Mais l’expérience est longue, la vie est courte. L’expérience de chacun ne peut se compléter que par celle des autres*”.

⁴ Il convoque ainsi Cromwell, Turenne, Guibert, Napoléon et beaucoup d’autres acteurs et/ ou témoins des batailles et des guerres de l’époque moderne et contemporaine.

en forme, et se réduit aux notations brutes qui auraient dû lui fournir la matière de sa version définitive.

Saint-cyrien de la promotion entrée à l'E.S.M. en 1842, Charles Ardant du Picq sert dans l'infanterie. Il connaît l'action à plusieurs reprises: il fait la guerre en Crimée (1854-1856), maintient la paix en Syrie (1860-1861), réprime des rébellions en Algérie (1864-1866), avant de combattre l'armée prussienne à la tête du 10^e Régiment d'Infanterie de Ligne. Comme ses contemporains officiers, il n'est pas passé par l'École de Guerre – qui ne sera créée qu'après sa mort. S'il n'est pas exactement autodidacte, sa formation continue doit tout à son vécu combattant, à sa curiosité, à l'étendue de ses lectures, et à la réflexion qu'il en tire sur les évolutions et les constantes de l'homme au combat – on dirait aujourd'hui les mécanismes psychologiques et socio-psychologiques à l'œuvre dans la guerre au niveau tactique.⁵

Les thèses du livre

L'ouvrage s'ouvre sur une constatation qui sape d'emblée le romantisme ordinaire des récits de guerre: l'homme au combat n'a rien d'un être calme et obéissant, il n'est pas cette machine aux nerfs d'acier si souvent décrite. Tout au contraire, il s'agit d'un “*être nerveux, impressionnable, ému, troublé, distrait, surexcité, mobile, s'échappant à lui-même...*” (p.4).⁶ La peur de la mort, l'effroi devant le spectacle sanglant de la lutte, l'emprise de l'instinct de conservation sont des sources de défaillances régulières, qu'il serait absurde de passer plus longtemps sous silence. D'autant que refuser de reconnaître l'existence du problème revient à se condamner à en subir les désastreuses conséquences. Ce n'est pas la négation mais “*la détermination de cet instant où l'homme perd le raisonnement pour devenir instinctif qui fait la science du combat*” (p.14). Cependant, si l'homme au combat se laisse souvent dominer par des émotions qui amenuisent, voire anéantissent, ses capacités combattantes, la guerre est une œuvre collective. Et c'est justement la dimension sociale du combat qui permet de remédier, même si ce n'est que partiellement ou temporairement, aux faiblesses bien humaines des soldats.

Le combat antique

La guerre telle qu'elle était pratiquée dans l'Antiquité mettait aux prises deux armées dans un espace géographiquement restreint. Ce sont d'abord la force et le tempérament individuels des combattants qui font la valeur des armées, bien que la discipline et l'art tactique se développent peu à peu. La discipline “*ordonne des moyens d'organisation et d'action propre à donner concert aux efforts*” (p.10) ; elle vise à assurer le groupe de la fiabilité de ses membres. Une solidarité verticale et horizontale s'institu-

⁵ Ce qu'il exprime en ces termes: “*Le combat est le but ultime des armées, et l'homme est l'instrument premier du combat ; il ne peut être rien de sagement ordonné dans une armée, – constitution, organisation, discipline, tactique, – toutes choses qui se tiennent comme les doigts d'une main, – sans la connaissance exacte de l'instrument premier, de l'homme, et de son état moral en cet instant définitif du combat*” (p.7 de l'édition originale).

⁶ À partir de ce point, les citations renvoient à l'édition de 1978.

tionnalise ainsi progressivement, à la fois cause et conséquence d'un progrès moral et intellectuel : *“le raisonnement a fait comprendre la force des efforts savamment concertés, la discipline les a rendus possibles”* (p.11). Celle-ci ne parvient toutefois pas toujours, seule, à faire surmonter aux combattants leur répulsion pour la lutte. Une bonne stratégie doit avoir comme but, entre autres, de préserver de l'effroi et de la panique les soldats qui attendent de relever leurs camarades, en les éloignant du lieu des combats. Surtout, une étroite surveillance de tous sur chacun est nécessaire. La *“bravoure absolue”* n'est pas naturelle à l'homme, *“elle est le résultat d'une culture morale”* (p.51).

Pour faire une grande armée, il faut que soient réunis des chefs compétents et expérimentés, à la légitimité incontestable; des armes capables de produire un effet de destruction suffisant; un mode de combat – une tactique – adapté et tenant compte de l'armement de l'adversaire; des soldats aux bonnes capacités physiques et morales; une discipline de fer et un contrôle social exerçant une pression morale suffisamment forte pour faire avancer les hommes ensemble vers le danger. L'efficacité du contrôle social dépend de l'existence de rapports interindividuels personnalisés et de la conscience, chez les soldats, de ses bienfaits: il faut qu'ils la comprennent *“comme un droit et un devoir de salut commun”* (p.52). Ces relations, à leur tour, ne peuvent se nouer que dans le cadre d'une organisation qui favorise la confiance et la fraternité; sentiments qui doivent rendre la peur d'être considéré comme un *“traître”* par la communauté combattante plus intense que celle de mourir. Le facteur moral est par conséquent, plus que le nombre, décisif au combat. Il résulte de la force de la contrainte qu'exercent sur chaque homme les liens tissés collectivement. Or,

la solidarité, la confiance ne s'improvisent pas ; elles ne peuvent naître que de la connaissance mutuelle qui fait le point d'honneur, qui fait l'union, d'où vient à son tour le sentiment de la force, lequel donne le courage d'affronter; le courage, c'est-à-dire la domination de la volonté sur l'instinct, dont la durée plus ou moins grande fait la victoire ou la défaite. La solidarité seule donne des combattants (pp.53-54).

Le combat moderne

À la différence du combat antique, le combat moderne se déroule à distance et sur des espaces immenses au sein desquels les hommes, éparpillés, échappent à la surveillance de leurs chefs. Aucune qualité physique ou morale n'est plus gage de survie (p.56) : *“Je n'ai plus affaire aux hommes, je ne les crains pas, mais à la fatalité de la fonte et du plomb”*.⁷ Alors que le soutien de ses camarades ne garantit plus rien au combattant, la solidarité n'en joue qu'un rôle encore plus déterminant : *“Aujourd'hui donc, le combat exige une cohésion morale, une solidarité plus resserrée qu'en aucun temps”* (p.56). Les batailles, désormais, impliquent une indépendance croissante des chefs subalternes et des combattants vis-à-vis d'une autorité supérieure dont la consultation empêcherait d'agir

⁷ *Ibid.*, p.55. Durant un long passage, Ardant du Picq décrit à la première personne la situation du combattant dans la guerre moderne. Outre que ce procédé stylistique est très efficace du point de vue littéraire, il révèle ce que les *Études* doivent à l'expérience vécue et à l'“empathie savante” de l'auteur.

promptement selon la tournure des événements. L'art et l'organisation militaire se transforment ainsi sur l'impulsion du progrès scientifique et industriel. L'homme, quant à lui, demeure le même; la guerre n'a pas cessé d'être affaire morale:

On cite partout que la guerre, aujourd'hui, devient chose savante entre toutes, qu'il faut des savants... La guerre, toujours, tant qu'elle sera la guerre et qu'on y risquera sa peau, sera essentiellement chose d'instinct (p.68).

Constantes anthropologiques et historicité

Il est important de ne pas oublier que l'étude de Charles Ardant du Picq tire sa matière d'une connaissance et d'une expérience tactiques articulées dans un projet d'analyse comparative du combat antique et du combat moderne. La signification générale de son entreprise est par conséquent incompréhensible pour qui ne veut pas entendre qu'il y a dans l'art militaire, comme dans toutes les choses humaines, de *l'histoire*. L'homme ne change point dans ses faiblesses; tout ce qui l'entoure en revanche *varie*, dans des proportions et à une vitesse elles-mêmes *variables*. Lorsque Charles Ardant du Picq met en relief la perturbation des anciens dispositifs de combat provoquée par les transformations de l'armement, il invite *de facto* à inclure celles-ci, et leurs effets matériels, dans l'appréhension du phénomène guerrier. Le colonel le répète: il est nécessaire d'employer tous les moyens susceptibles de générer une solidarité forte entre les hommes. Mais l'efficacité des procédés d'organisation est dans une large mesure subordonnée aux mœurs et institutions des peuples. Pour que la discipline soit bénéfique aux troupes, elle doit bénéficier d'une totale légitimité. "*La discipline ne se commande pas, ne se crée pas du jour au lendemain; c'est affaire d'institution, de tradition. Il faut que le chef ait confiance absolue dans son droit de commander*" (*ibid.*). Quelle que soit la manière, une organisation capable de produire une forte cohésion entre les hommes est d'autant plus impérative que le contrôle social ne peut plus, dans le combat, s'exercer de l'extérieur.

Dans les armées modernes, actuelles, où la victoire use aussi vite que la défaite, le soldat est bien plus souvent renouvelé. Le soldat est souvent inconnu de ses camarades; il les perd dans ce combat de fumée, d'éparpillement, de flottement en tous les sens, où il combat isolé pour ainsi dire; la solidarité n'a plus la sanction d'une surveillance mutuelle (p.70).

En conclusion, si "*les dispositions du cœur sont aussi variables que la fortune*", une organisation militaire toute entière dirigée vers la création et le maintien de la cohésion en atténue grandement les effets. Le soldat a toujours peur, et la peur est contagieuse. Rares sont ceux qui ont la bravoure enracinée au cœur; l'homme est en général un caméléon, capable de passer du plus bel héroïsme à la plus grande des lâchetés.

Ce qui constitue surtout le soldat, le combattant capable d'obéissance et de direction dans l'action, c'est le sentiment de la discipline, son respect des chefs, sa confiance en eux, sa confiance dans ses camarades, sa crainte qu'ils lui puissent reprocher, faire expier de les avoir abandonnés dans le danger, son émulation d'aller où vont les autres, son esprit de corps en un mot; l'organisation seule donne ses qualités (pp.75-76).

Dans l'Antiquité, l'esprit de corps était le résultat de l'expérience commune de la guerre. Il doit désormais, compte tenu des caractéristiques nouvelles du combat, être constitué antérieurement et être maintenu en permanence.

En marge des théories de la guerre qui avaient la faveur des militaires de son époque, notamment celle des "gros bataillons", la réflexion d'Ardant du Picq peut parfois donner le sentiment de minorer l'importance de l'action matérielle des armées, de leur puissance physique de destruction, au profit de leur action morale, de la crainte inspirée à l'adversaire, qu'il suffit de transformer en terreur pour vaincre. C'est que la guerre est avant tout un *duel psychologique collectif*:

Lorsque la confiance que l'on met dans une supériorité d'action matérielle, incontestable pour maintenir l'ennemi à distance, est trompée par la résolution de l'ennemi à vous aller chercher de près en bravant vos moyens supérieurs de destruction, l'action morale de l'ennemi sur vous s'accroît de toute cette confiance perdue, cette action morale domine la vôtre... (pp.77-78).

Charles Ardant du Picq, à sa manière, découvre et analyse la différence entre un contrôle social *externe*, s'exerçant par la capacité que possède la communauté de faire peser le poids de tous ses membres sur la conduite de chacun, et un contrôle social *interne*, s'actualisant dans la contrainte morale. Il comprend aussi parfaitement leur articulation et le rapport de la dernière au développement de l'*autonomie individuelle*. Il est ainsi aisé de conclure sociologiquement une réflexion que le colonel ne mène pas tout à fait à son terme: si la dispersion de plus en plus grande des combattants, dans des espaces de plus en plus vastes de lutte, limite les effets coercitifs sur l'individu du traditionnel contrôle social externe, alors il faut faire en sorte, dès l'organisation militaire du temps de paix, que s'accroisse en proportion l'influence du contrôle social interne. L'organisation militaire doit contraindre les individus à la solidarité par la chaleur et la surveillance propres à la vie communautaire, par la pression et la répression de la discipline et, de manière croissante, par la *persuasion morale*.

Réception et postérité des *Études*

L'ouvrage sera abondamment lu par les officiers français dès les années 1870, *avant* sa parution en édition commerciale. On retrouve d'ailleurs en 1911, dans l'œuvre du commandant Jean Colin, *Les transformations de la guerre*,⁸ exactement la même problématique et la même méthodologie comparative – à un niveau différent cependant, puisque si Ardant du Picq traite du *combat*, c'est dans l'étude des changements successifs affectant la *guerre* depuis l'Antiquité que se lance Colin, artilleur et un moment professeur d'histoire militaire à l'École de Guerre.

Peu avant – dès 1896 –, un autre artilleur, le lieutenant-colonel Ferdinand Foch, y enseigne également l'histoire et la tactique générale. De son influence, l'historiographie retient notamment que:

⁸ Jean Colin, *Les transformations de la guerre*, Paris, Flammarion, 1911.

Son enseignement fait date, tant par sa précision que par l'importance qu'il attribue aux forces morales. Foch montre à ses élèves comment, faute de caractère, de volonté de vaincre, les généraux de Napoléon III ont conduit, en 1870, les armées françaises à une série de défaites et de capitulations honteuses.⁹

Certaines des idées de Foch seront rendues publiques en 1903, dans un ouvrage compilant différentes conférences données à l'École de Guerre et publié sous le titre *Des principes de la guerre*.¹⁰

Toutefois, le problème de la plupart des théoriciens français de la guerre de la génération suivante est qu'ils ne mesurent presque jamais correctement, soit qu'ils ne les prennent pas en compte, soit qu'ils leur attribuent des effets qu'ils n'auront pas, les changements introduits dans le combat par les évolutions de l'armement et leurs conséquences matérielles. Par ailleurs, ils ne voient pas que le primat accordé par Ardant du Picq aux forces morales s'exprime en partie *en réaction* à des théories qui ne lui confèrent qu'une place minime en comparaison de celle octroyée au nombre ou à la force matérielle, et qu'il est d'autre part dirigé *contre le romantisme de la figure du guerrier idéal*. Le colonel insiste: c'est à *l'organisation militaire* que l'on doit les vertus combattantes. Que la fin du siècle voit l'avènement dans les conceptions militaires d'un romantisme des forces morales se référant aux *Études sur le combat* participe ainsi, dans une large mesure, d'un contresens.

Un indice sûr du malentendu est la modification, au sein du raisonnement, de la source de la puissance morale: identifiée par Ardant du Picq à la *forte cohésion verticale et horizontale* de l'armée, elle sera assimilée par maints de ses successeurs à la simple *volonté de vaincre*. C'est particulièrement net chez Foch et d'autres instructeurs de tactique générale à l'École de Guerre ou officiers d'état-major avant 1914,¹¹ chez qui elle débouche sur une foi hyperidéalistes: une mystique de *l'élan* et des vertus souveraines de *l'offensive*, mystique tragiquement confrontée à la constatation que (comme dira Pétain) "*le feu tue*".

La dimension psychologique de l'affrontement guerrier selon Ardant du Picq n'est ainsi pas toujours saisie dans toute sa profondeur. Il serait tentant de réduire son propos à une théorie de la puissance des forces morales dans le combat, comme y inviterait de prime abord une réflexion qui se déploie surtout au niveau tactique. Si on fait crédit au colonel d'une pensée qui est capable de vues un peu plus larges – stratégiques –, on peut aussi le comprendre comme conférant au duel guerrier un objectif ultime d'ordre *psychologique* et non matériel. Le général Beaufre insistera lourdement plus tard sur ce point: la victoire n'est rien d'autre que la capitulation morale de l'adversaire. C'est un effet psychologique de démoralisation de l'armée opposée que doit viser l'action militaire, d'ordinaire au moyen d'un effet matériel de destruction, mais pas nécessairement. La même analyse est

⁹ Article "Foch", in Geneviève Maze-Spencier, *Dictionnaire des Maréchaux de France – du Moyen âge à nos jours*, Paris, Perrin, 1988, p.187.

¹⁰ Ferdinand Foch, *Des principes de la guerre*, Paris, Imprimerie nationale, 1966 [1903].

¹¹ Les colonels Derrécagaix et de Grandmaison, pour ne citer que ceux-là.

valable au niveau politique: il ne s'agit pas de détruire l'adversaire mais de *forcer sa volonté*. Le primat donné par Ardant du Picq à la dimension du moral est donc peut-être un peu plus subtil qu'on l'imagine souvent, si on veut bien envisager l'idée qu'il ne consiste pas à *diminuer* l'importance, dans le combat, *des effets matériels de destruction*, mais à ne faire de ceux-ci qu'un *moyen* d'entamer la cible *décisive* de la cohésion morale adverse.

Pas plus que dans le cas de Clausewitz, on ne peut tenir Ardant du Picq pour responsable de la manière dont son œuvre sera interprétée et injectée dans les doctrines militaires françaises quatre décennies plus tard. Il convient donc, dans la mesure du possible, de faire dire à Charles Ardant du Picq ce qu'il a effectivement dit: le facteur moral est un facteur essentiel du combat tant que celui-ci inclura la participation d'hommes risquant leur vie. Compter *a priori* sur l'héroïsme naturel est une grave erreur de jugement: le combattant se façonne dans son aptitude psychologique à supporter la situation de combat. La capacité *individuelle* à se maîtriser soi-même dans le danger est directement liée aux relations *interpersonnelles* se nouant entre les hommes et, plus généralement, à la *nature et à l'intensité de la sociabilité militaire*. La cohésion est un état des relations sociales qui résulte d'un ensemble de processus que seule une bonne *organisation* militaire est susceptible de faire naître et se développer. Un nombre considérable de travaux scientifiques effectués de par le monde¹² ont depuis lors prouvé la parfaite justesse de l'observation et de l'analyse.

Un autre prolongement des *Études sur le combat se trouve* dans la sociologie durkheimienne, dont on sait qu'elle puissamment influé sur la manière dont la III^e République s'est consolidée avant 1914. Les correspondances entre les pensées sont frappantes, et ont tendance à confirmer l'hypothèse selon laquelle l'interprétation des idées centrales qui parcourent l'œuvre de Durkheim n'est pas dissociable de la figure d'une société politique française s'organisant dans la perspective de la guerre. Dans son analyse de la contrainte sociale, de ses formes et de ses effets sur les comportements individuels, Ardant du Picq est un précurseur direct du fondateur de la sociologie française. Il n'use certes pas d'un vocabulaire conceptuel précis, spécifiquement sociologique, qui sera constitué bien après sa mort. Mais une part importante de la pensée d'Émile Durkheim, de la sociologie comme connaissance positive du pouvoir social de coercition, est bien présente dans les *Études*.

La pensée d'Ardant du Picq, au travers du relais et de l'élargissement qu'elle trouve dans la sociologie durkheimienne, s'est ainsi diffusée bien au-delà de son public premier et de l'époque de sa réception immédiate: elle imprègne un long moment la pensée sociale et politique française tout entière. Durable aussi est sa postérité dans la pensée militaire – en France comme à l'étranger. On a cité André Beaufre à l'instant, et de Gaulle appréciait particulièrement l'empirisme d'Ardant du Picq, éloigné de tout esprit doctrinaire, même

¹² Notamment aux États-Unis, dans les enquêtes systématiques sur le soldat de la Seconde Guerre mondiale: cf. Samuel Stouffer et al., *Studies in Social Psychology in World War II*, vol.2: *Combat and its Aftermath*, Princeton, Princeton University Press, 1949 (ouvrage présenté au titre de la rubrique "Classiques" dans le volume 1, n°3, Été 2011 de *Res Militaris*: voir en particulier pp.33 et 38).

s'il intégrait le thème de forces morales dans des objets de réflexion plus larges.¹³ Quant à son influence au-delà de nos frontières, on peut mentionner l'intérêt des officiers américains, qui découvrent Ardant du Picq en 1917-1918 au contact de leurs homologues français et le citent abondamment aujourd'hui encore, ou celui des *social scientists* de la Seconde Guerre mondiale, qui le prennent en compte via Durkheim.

Les *Études sur le combat* semblent curieusement oubliées dans la France d'aujourd'hui, peut-être pour la même raison qui fait que l'influence de la pensée de Durkheim a régressé: leur commune insistance sur la contrainte sociale. Mais, on a essayé de le montrer, on aurait grand tort de mésestimer son importance historique et son statut de classique.

¹³ Bruno Colson, "La culture stratégique française", *Stratégie*, n°53, 1992-1, pp.27-60. Cet auteur relève, en s'appuyant sur Pierre Messmer & Alain Larcen, *Les écrits militaires de Charles de Gaulle. Essai d'analyse thématique* (Paris, PUF, 1985, p.185), que "[l]'école stratégique française, surtout avec Ardant du Picq, Maillard et Foch, a beaucoup insisté sur cet élément, au détriment du facteur feu. Charles de Gaulle était pénétré de l'importance des forces morales, mais il conférait à celles-ci une portée qui dépassait les opérations et la tactique".